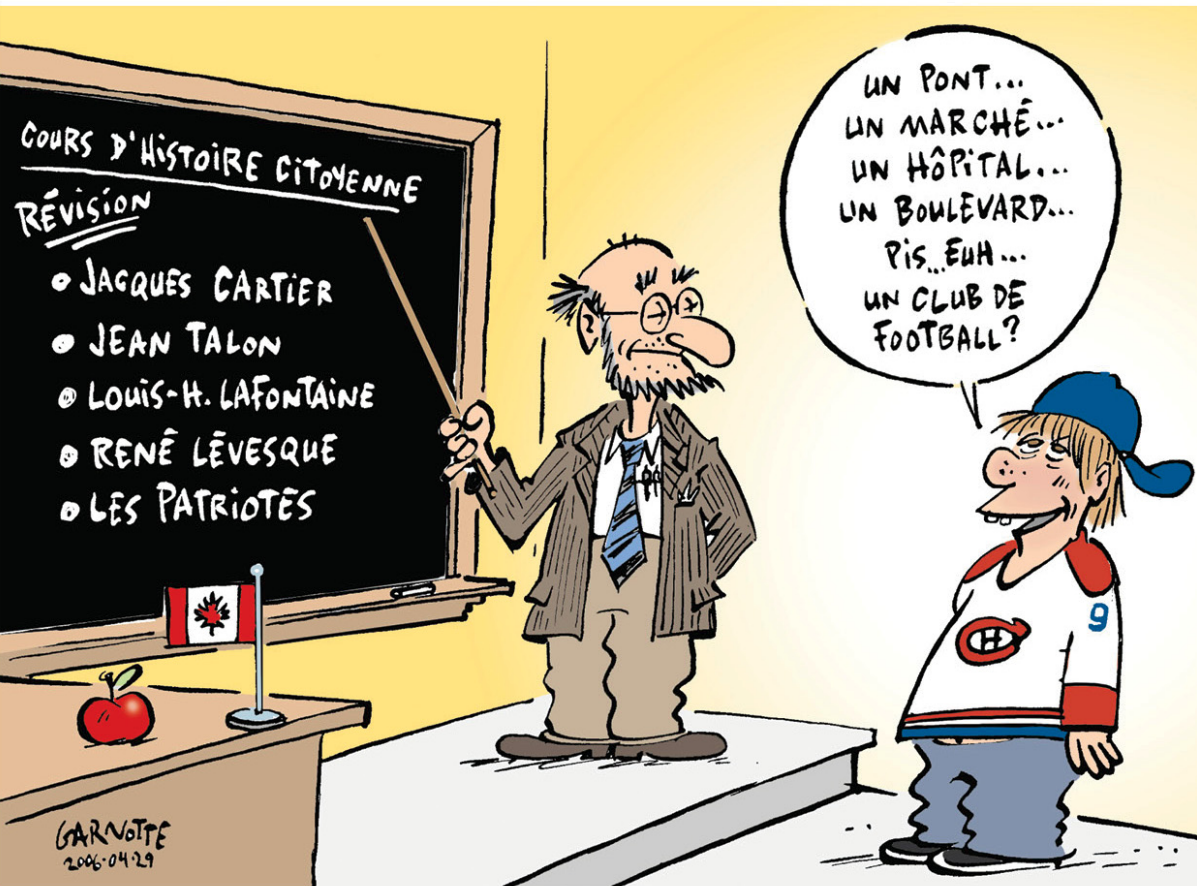


Jocelyn Létourneau

Je me souviens ?

Le passé du Québec dans
la conscience de sa jeunesse



F I D E S

Jocelyn Létourneau

Je me souviens ?

Le passé du Québec dans
la conscience de sa jeunesse

Du même auteur

(sélection)

Canadians and Their Pasts, avec Margaret Conrad, Kadriye Ercikan, Gerald Friesen, Delphin Muise, David Northrup et Peter Seixas, Toronto, University of Toronto Press, 2013.

Le Québec entre son passé et ses passages, Montréal, Fides, 2010.

Que veulent vraiment les Québécois ? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui, Montréal, Boréal, 2006.

Le Coffre à outils du chercheur débutant : guide d'initiation au travail intellectuel, nouv. éd. revue et augmentée, Montréal, Boréal, 2006 (Oxford University Press, 1989). Trad. en espagnol et en portugais.

Le Québec, les Québécois : un parcours historique, Montréal et Québec, Fides et Musée de la civilisation, 2004.

Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui, Montréal, Boréal, 2000. Prix Spirale de l'essai. Trad. en anglais.

Les Années sans guide : le Canada à l'ère de l'économie migrante, Montréal, Boréal, 1996.

Jocelyn Létourneau

Je me souviens ?

Le passé du Québec dans
la conscience de sa jeunesse

Mise en pages : Bruno Lamoureux
Conception de la couverture : Bruno Lamoureux
Illustrateur de la couverture : Garnotte

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Létourneau, Jocelyn, 1956-

Je me souviens? : le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse
Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-7621-3718-7 [édition imprimée]

ISBN 978-2-7621-3719-4 [édition numérique PDF]

ISBN 978-2-7621-3720-0 [édition numérique ePub]

1. Conscience historique. 2. Québec (Province) — Histoire. I. Titre.

D16.8.L47 2014 901 C2014-940159-0

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Groupe Fides inc., 2014

La maison d'édition reconnaît l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition. La maison d'édition remercie de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). La maison d'édition bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA EN FÉVRIER 2014

Note au lecteur

Les énoncés servant de base au présent travail sont consignés dans un site Web expressément conçu pour accompagner l'ouvrage :

www.tonhistoireduquebec.ca

Codés pour préserver l'anonymat des répondants, les énoncés sont classés selon différentes logiques. De cette manière, le lecteur peut prendre connaissance des énoncés, éprouver nos classements et effectuer les siens propres.

Par le biais du site Web, l'utilisateur aura le loisir d'enrichir la banque d'énoncés en répondant lui-même au questionnement ayant servi de base à la rédaction de l'ouvrage.

À terme, c'est en tout cas notre souhait, le site Web deviendra un espace d'échange grâce à un blogue qui permettra de faire du livre – et des thématiques abordées en ses pages – le lieu d'une conversation animée et continue. L'utilisateur pourra ainsi commenter nos billets et suggérer des interprétations complémentaires ou concurrentes aux nôtres, y compris sur la question des méthodes d'enseignement de l'histoire aux jeunes d'aujourd'hui.

Il est prévu que le site demeure en ligne le plus longtemps possible, alimenté qu'il sera de billets, de vidéos et d'autres prestations de l'auteur ou de collaborateurs.

Introduction

On dit des jeunes Québécois qu'ils sont ignorants du passé de leur société. Posée comme grave, la situation tracasse d'ailleurs bien des intervenants. Dans l'inculture historique réputée de la nouvelle génération, nombreux sont les enseignants, éditorialistes, chroniqueurs ou historiens qui présentent la perte des repères communs, la fragmentation de l'identité collective et le déclin du patriotisme national.

Là ne s'arrête pas l'inquiétude. À Québec comme à Ottawa, gouvernants et décideurs se montrent en effet fort préoccupés de ce que les moins de 25 ans ne sachent pas, par exemple, qui fut le premier premier ministre du Québec ; aient oublié les victoires de Pierre Le Moyne d'Iberville à la baie d'Hudson au xvii^e siècle ; ne se passionnent pas pour le rappel de la guerre de 1812 ; ou restent indifférents à la chronique des débats constitutionnels ou parlementaires. Pour affronter le problème, ils imaginent toutes sortes de solutions : révision des programmes d'histoire, mise sur pied de comités d'études, multiplication des sites de diffusion d'histoire, instauration de cours obligatoires, commémorations et célébrations tous azimuts, expositions et reconstitutions historiques, émissions de timbres et de pièces de monnaie retraisant de grandes figures héroïques ou symboliques...

Le caricaturiste Gamotte, dont le dessin est reproduit en page couverture, avait-il raison de dépeindre les jeunes Québécois d'aujourd'hui comme de pauvres ignares qui, interrogés sur l'identité de Jacques Cartier, de Jean

Talon, de Louis-Hippolyte La Fontaine, de René Lévesque et des Patriotes, ne trouvaient mieux à répondre qu'un pont, un marché, un hôpital, un boulevard et un club de football ?

* * *

On ne niera pas qu'à propos du passé du Québec, les compétences des jeunes soient réduites. Cela ne signifie pas qu'ils n'y connaissent rien ou n'ont pas de vision d'ensemble de l'expérience québécoise. À cet égard, les sondages qui font état d'un déficit apparent du savoir historique parmi la jeunesse pourraient cacher plus qu'ils ne révèlent, si ce n'est nous mener vers de faux diagnostics concernant son ignorance présumée de l'histoire de la province¹. C'est cette hypothèse – soit que les jeunes, malgré leurs carences en matière de connaissances historiques, se font une idée assez forte de ce que fut le passé du Québec – que nous avons voulu vérifier à

À propos du passé du Québec, les jeunes se souviennent. Mais lorsqu'on les invite à camper la substance de ce passé dans une phrase ultime, de quoi se rappellent-ils au juste ? Telle est l'interrogation qui gouverne cette étude.

partir d'une enquête exhaustive sur les représentations qu'ils offrent du parcours de leur société dans le temps.

Pour parvenir à nos fins, nous avons recueilli, auprès d'un grand nombre de locuteurs provenant de toutes les régions du Québec et fréquentant différents niveaux d'études, depuis la 4^e secondaire jusqu'à l'université, de courts récits dans lesquels ils répondaient, en trois paragraphes ou en trois pages selon leur inspiration, à l'invitation suivante : « Racontez-moi l'histoire du Québec comme vous la connaissez, depuis le début. » Au terme de l'exercice, il leur était demandé de condenser en quelques mots l'essentiel de l'histoire québécoise. La question posée se lisait comme suit : « Si vous aviez à résumer, en une phrase ou une formule, l'aventure historique québécoise, qu'écririez-vous personnellement ? »

L'objet du présent livre est d'analyser les « réponses » fournies par les jeunes à cette dernière question commandant de leur part une brève et rapide réaction. À propos du passé du Québec, les membres de la nouvelle génération se souviennent, c'est évident ; mais de quoi se rappellent-ils au juste lorsqu'ils ont à camper la substance de ce passé dans une *ultima sententia*, forme d'expression à laquelle ils sont habitués en tant qu'infatigables producteurs et consommateurs de *tweets*, de textos et de clips ? Telle est l'interrogation principale qui gouverne cette étude.

* * *

À l'encontre de ce que l'on pourrait croire, les formules utilisées par les jeunes pour rendre compte de l'expérience québécoise dans le temps n'ont rien de léger ou d'insipide. Si certaines phrases se révèlent triviales (« On a une belle histoire » ; « Toute une aventure » ; « Beaucoup de changements »), plusieurs sont porteuses de visions puissantes du parcours québécois. Par exemple : « On s'est battu », « Société distincte », « Quête d'identité », « Les Anglais nous ont eu », « English vs French ». Quelques locuteurs ont fait preuve d'ironie : « Une belle histoire. Dommage qu'elle ne se soit pas passée un peu plus au sud, l'hiver serait moins dur ! » ; « Jadis il y avait des Amérindiens, ensuite des bûcherons, maintenant des indécis » ; et encore : « On est né pour des petits pains mais on va peut-être finir avec la brioche qui sait. » D'autres répondants ont joué aux philosophes avec parfois beaucoup d'à-propos : « L'histoire du Québec est un casse-tête dont les pièces se retrouvent ici et ailleurs » ; « C'est le commencement d'une société qui se cherche » ; et il y a cette phrase, l'une des plus lumineuses du corpus, qui a failli servir de titre à l'ouvrage : « J'ai pas eu le temps de finir, I'm sorry ? » S'il s'est trouvé des jeunes qui ont pris prétexte de l'exercice pour militer en faveur d'une cause (« Québec libre » ; « Se relever et continuer » ; « Il est temps de récolter la moisson dans les champs de l'histoire » ; « Anglo go home – Quebec moto »), un très grand nombre d'entre eux a simplement cherché à produire une formule aussi neutre que possible pour décrire

l'aventure québécoise depuis le début : « L'histoire du Québec, c'est le récit d'un peuple en évolution » ; « Le Québec s'est développé au fil des années » ; « Une nation à l'identité changeante » ; « There was a lot of political happenings ».

* * *

Les quelque 3 423 locutions que, de 2003 à 2013, nous avons recueillies auprès de répondants inscrits dans des établissements scolaires francophones ou anglophones sont bien sûr intéressantes à analyser au premier degré, celui de leur signification immédiate. En lisant un énoncé, on prend en effet connaissance du constat ou du bilan qu'établit un auteur à propos du passé du Québec. Par exemple, lorsqu'un jeune résume l'aventure québécoise par la phrase « Une découverte extraordinaire d'une province magnifique », il est clair que sa perception du passé québécois est enthousiaste. À l'évidence, ce jeune est porteur d'une représentation optimiste, voire comblée, de ce que fut le passé de sa société. Il estime que le parcours historique du Québec, dans son ensemble, a été heureux d'hier à aujourd'hui. C'est en tout cas le jugement qu'il émet, nonobstant l'ampleur ou la précision de ses connaissances factuelles.

A contrario, le jeune qui synthétise le passé québécois dans la formule « La domination des autres pays rendent le Québec ce qu'elle est aujourd'hui² » exprime une vision dramatique, tout au moins préoccupée, de ce que fut l'expérience historique québécoise. Pour ce jeune, l'aventure québécoise dans le temps se veut tragique en ce qu'elle résulte d'une volonté extérieure au Nous, sorte de contrainte que l'Autre a imposée au Québec et qui a freiné son accomplissement dans ce qu'il aurait pu être ou dû devenir. Bien sûr, il se peut que le répondant appuie sa perception du passé sur un ensemble de faits positifs qu'il connaît et maîtrise par ailleurs. Mais il est également possible que la représentation qu'il met en avant procède de l'arrêt idéologique, du poncif automatique ou de la répétition mécanique bien plus que du diagnostic raisonné.

Au-delà du sens immédiat dont elles sont tributaires, les formules employées par les répondants pour représenter l'expérience passée du Québec forment un corpus fascinant à étudier parce qu'elles permettent d'accéder à quelque chose de plus grand, de plus profond et de plus déterminant que ce qu'elles font apparaître *a priori*. On parle ici de la conscience historique des jeunes, ce que met en exergue le sous-titre du livre.

Marginal dans la pensée française actuelle³, mais toujours central dans la tradition intellectuelle allemande⁴, le concept de conscience historique peut être défini, simplement, comme ce qui relève de la préhension et de la compréhension active et réfléchie de ce qui fut, sorte d'intellection ou de conceptualisation plus ou moins élaborée d'informations premières ou d'expériences brutes touchant le passé, informations et expériences dès lors portées à un niveau secondaire d'assimilation et d'appropriation. Précisons que, tout en entretenant avec elle une relation dynamique constante, la conscience historique n'est pas réductible à la mémoire historique : l'une et l'autre doivent être distinguées.

La mémoire historique découle de ce qu'un individu a vécu ou de ce qui lui a été transmis et qui, formant une espèce de bagage informatif primaire, habite ou garnit le fond de son esprit. En pratique, la mémoire historique est constituée de savoirs entassés, vaguement organisés et faiblement fécondés par la pensée réflexive. À titre d'énoncé transmis qui circule depuis longtemps dans la société québécoise et qui est très largement connu ou reconnu par la population, mentionnons le suivant : « En 1759, sur les plaines d'Abraham, à l'extérieur des murs de la ville de Québec, a eu lieu une bataille entre les Français et les Britanniques que ces derniers ont remportée. » On est ici en présence d'un énoncé franc, factuel dans sa facture et délié de toute thèse ou interprétation l'enserrant dans ses mailles.

La conscience historique est d'un autre ordre. La formule suivante résume bien sa nature : « Tout a commencé par la défaite ». Dans cette locution, il y a bien plus que la référence à un fait avéré – la bataille des plaines

d'Abraham. Il y a le condensé d'une vision du passé entièrement articulée à un jugement historique très pesant que l'on pourrait ainsi décoder : au départ du parcours québécois se trouve une défaite, c'est-à-dire un événement négatif qui a eu des répercussions importantes sur la suite des choses. Dans la logique de la formule, l'idée de défaite est capitale. Elle exprime une intellection particulière de la bataille des plaines. Celle-ci n'est pas ou n'est plus seulement un fait brut du passé. Il s'agit du point de départ malheu-

La transformation du passé en histoire par l'intellection humaine est une opération inévitable pour qu'il reste quelque chose de ce qui fut, sorte d'héritage à porter avec soi au présent et pour l'avenir.

reux d'un parcours historique qui, pour l'auteur, fut apparemment difficile, ne serait-ce que parce qu'il a fallu, à terme, contrecarrer ou neutraliser les séquelles d'une défaite initiale perçue comme déformatrice d'une trajectoire prometteuse.

Disons-le autrement : avec la formule « Tout a commencé par la défaite », on n'est pas simplement dans l'ordre des faits (ce qui s'est effectivement passé). On est plutôt dans l'ordre de la signification et de l'évaluation métahistoriques de ce qui a eu lieu (valeur, sens et portée de ce qui est survenu). Ici, le fait historique cesse d'être une donnée plate du passé nourrissant la connaissance froide de ce qui fut. Il est le pivot d'un mode d'entendement de l'ayant-été qui, de la part du sujet, dénote une appropriation et une assimilation particulières du passé. Or, dans l'opération processuelle par laquelle le sujet se saisit de ce qui fut, le passé devient plus que l'ensemble des faits qui le constituent. Il advient comme histoire, c'est-à-dire qu'il se réalise comme amalgame de *factualité*, d'interprétation et de points de vue. La transformation du passé en histoire par l'intellection humaine, ce qu'on appelle aussi l'historicisation du passé, est d'ailleurs une opération inévitable pour que, de ce qui fut, il reste quelque chose qui compte, sorte d'héritage à porter avec soi au présent et pour l'avenir. Suivant en cela Paul Ricoeur, on pourrait dire du passé qui n'est pas saisi ou acquis par le sujet – et qui donc n'est pas pris, éveillé ou fertilisé par la conscience de l'être pensant – qu'il demeure dans les limbes, sorte de lieu

de latence où tout ce qui y languit est comme en état de dormance, forme platonique de l'inconnaissance ou de l'ignorance, parfois de l'oubliance⁵.

* * *

Chez les jeunes qui ont participé à l'enquête, la formule utilisée pour exprimer le passé québécois est donc intimement liée à la conscience – plus ou moins évoluée, on le verra – qu'ils ont de la condition québécoise dans le temps. Au même titre que le récit auquel il est rattaché, mais de manière plus synthétique, éclatante ou impressionniste, l'énoncé forgé par le jeune est symptomatique de l'état de sa pensée sur le passé du Québec⁶. Dans la phrase du jeune se trouve en effet – et c'est là qu'on rejoint l'essentiel – une part d'estimation, de discernement, de raisonnement et de sentiment qui relève de sa conscience vive des choses du passé bien plus que de la connaissance grise des faits de l'histoire.

Que reste-il de l'expérience québécoise une fois jaugés tous ses paramètres, décantés tous ses éléments, élaguées toutes ses redondances et appréciées toutes ses dimensions ? Telle est la question à laquelle l'élève ou l'étudiant tente de répondre comme il le peut en fonction de ce qu'il sait ou de ce qu'on lui a dit du passé québécois, de ce qu'il saisit et comprend de cette réalité, de ce qu'il est au présent comme « historiant » novice et de ce qu'il perçoit des enjeux de sa société à titre de citoyen en devenir. Plus la conscience qu'a le jeune du passé québécois est alerte et développée, plus l'expression qu'il emploie pour le caractériser est forte et sentie, que ce soit dans le sens de la militance (« Le Québec peut se débrouiller sans l'aide du Canada »), de la réjouissance (« Un succès »), de la suffisance (« Le Québec est unique »), de la souffrance (« L'histoire d'un peuple floué »), de la pertinence (« L'indépendance et l'interdépendance ») ou de la nuance (« Quebec history is all about exploration and culture »), pour s'en tenir à ces genres. Dans tous les cas, on est en présence de jeunes qui sont habités d'une intelligence particulière de l'aventure québécoise, intelligence exacerbée ou modérée, exaltée ou déprimée, indisposée ou apaisée, c'est selon

leur entendement des choses du passé au présent, selon leur orientation politique ou leur ligne idéologique, ou selon d'autres facteurs encore ; et la formule qu'ils utilisent pour refléter ce passé s'enracine précisément dans l'état de pensée – la conscience historique – qui les inspire ou les obsède. Bien sûr, et on ne le niera pas, il est également des jeunes qui manifestent une conscience historique à ce point balbutiante qu'elle se fait indigente ou défaillante, presque absente.

* * *

Ce qui relève de la conscience historique s'articule toutefois chez les jeunes d'une autre manière. Celle-là touche aux expressions utilisées pour dépeindre le passé du Québec. En théorie, il existe une infinité de formules par lesquelles représenter l'expérience québécoise dans le temps. À cet égard, les locuteurs ont fait preuve de beaucoup d'esprit. En réalité, si les

Les visions du passé exprimées par les jeunes rendent compte jusqu'à un certain point des frontières d'un pensable historique par rapport auquel existe un impensable du passé.

énoncés ont varié dans leurs formes, ils ont été beaucoup plus constants dans leur fond. Il semble que les jeunes soient dépositaires d'un répertoire relativement restreint de visions du passé grâce auxquelles ils qualifient de manière générale l'expérience québécoise.

On aurait tort de négliger l'importance et l'influence de ces visions du passé, sortes de problématiques fortes de ce qui fut, sur les formules utilisées par les jeunes pour résumer le passé québécois. Dans la conscience historique des jeunes, ces visions ne sont rien de moins que cardinales, car elles portent en elles des concentrés de sens qui, bien plus que les faits et les dates du cours du temps, conditionnent au final ce que les jeunes savent, oublient, délaissent ou ignorent du passé. Jusqu'à un certain point, on pourrait dire des visions du passé exprimées par les jeunes qu'elles rendent compte des frontières d'un pensable historique par rapport auquel existe un impensable du passé.

Ainsi, le jeune qui synthétise l'expérience québécoise par l'expression « On s'est fait avoir ! » – et la formule revient souvent – admet implicitement qu'il appartient à une société ou à un groupe floué dans l'histoire et qui pour cette raison n'a pu accomplir sa destinée. Savoir comment la duperie s'est effectuée d'hier à aujourd'hui constitue une question secondaire par rapport à l'idée même de tromperie qui traverse comme un leitmotiv – sorte de programme de pensée ou de matrice à penser – toute la vision qu'il a du passé du Québec. Il en est de même de formules comme « La survie d'un peuple », « Conquête » ou « Les français ont perdu », toutes porteuses d'interprétations puissantes et souvent univoques de l'expérience québécoise. Dans ces trois phrases (représentatives de beaucoup d'autres), on ne saurait minimiser l'importance des visions du passé sur les données positives de l'histoire, celles-ci étant en quelque sorte appelées par celles-là qui les déterminent. Inutile de dire que le constat s'applique aux anglophones comme aux francophones, lesquels n'ont pas le monopole des conceptions simples ou simplistes du passé québécois.

Si l'objectif de l'ouvrage n'est pas d'identifier les visions historiques de base qui, dans l'espace socio-discursif québécois, inspirent les représentations des jeunes à propos du passé du Québec, il faut néanmoins admettre que les formules utilisées par ces derniers s'enracinent dans un ensemble réduit de topiques historiques étroitement liées aux phrasés d'ordre identitaire qui circulent au sein de la société québécoise⁷. Dans ce contexte, établir la liste des expressions par lesquelles les jeunes évoquent l'expérience québécoise, c'est voir comment ils nouent leur individualité à l'historicité de la société dont ils sont membres.

* * *

Il n'existe pas au Québec de travail comparable au nôtre⁸. Le plus souvent, les chercheurs ont tenté de prendre la mesure des connaissances historiques des jeunes en se décourageant d'ailleurs de leur amnésie putative et en blâmant les institutions responsables de l'enseignement de

l'histoire, au premier chef le ministère de l'Éducation, de laxisme en matière de programmes scolaires et d'objectifs pédagogiques⁹. Ce genre d'étude, il faut insister, n'a rien à voir avec l'enquête que nous avons menée, qui part du postulat que l'« ignorance » n'est ni absence ni non-pensée, mais affaire complexe¹⁰.

La conscience historique – l'objet réel de notre recherche – n'est pas en effet ce qu'un individu connaît positivement ou sait empiriquement du passé. Elle renvoie à l'idée générale qu'une personne se fait de ce qui a

La conscience historique n'est pas ce qu'un individu connaît positivement ou sait empiriquement du passé. Elle renvoie à l'idée générale qu'une personne se fait de ce qui a eu lieu. Or, on en sera désolé ou encouragé, les jeunes savent sans connaître.

eu lieu. Or, et on en sera désolé ou encouragé, les jeunes savent sans connaître. Dit autrement, ils ont une vision forte de ce qui fut à défaut d'avoir une connaissance pleine de ce qui a été. Incarnée dans les formules recueillies, cette vision est-elle adéquate ? Disons qu'elle fait sens et que ce sens n'est pas sans lien avec le passé. Évidemment, cela ne veut pas dire que les visions choisies par les jeunes pour décrire l'aventure québécoise dans le temps sont les meilleures ou les plus pertinentes. De toute façon, la question du caractère approprié ou inadapté d'un point de vue sur le passé est ici sans intérêt. Le cas échéant, l'inadéquation – ou

l'adéquation particulière – d'une vision d'histoire avec le passé témoigne de quelque chose de significatif qui mérite attention et investigation.

Lorsque nous affirmons qu'aucune recherche semblable à la nôtre n'a été menée au Québec, on ne prétend pas se trouver seul sur une île perdue au milieu d'un océan d'inscience, car tel n'est pas le cas. Si le corpus de données que nous avons constitué est unique, nombreux sont les chercheurs qui se sont penchés, à partir de méthodes diverses, sur la relation que les jeunes entretiennent avec le passé.

Ainsi en est-il de Jean-Pierre Charland, qui a conduit une vaste enquête sur les représentations de l'histoire et les rapports à la politique et à la nation chez les élèves du secondaire habitant les régions de Montréal et

de Toronto¹¹. Inspiré des travaux instigateurs de Magne Angvik et de Bodo von Borries¹², Charland a usé, pour amasser ses données, d'un formulaire comprenant 222 questions à choix de réponses. Fascinante, la recherche du didacticien permet d'en apprendre davantage sur les thèmes historiques intéressant les élèves, sur les images qu'ils associent à différentes périodes de l'histoire, sur les facteurs qui selon eux provoquent le changement historique et sur la façon dont ils envisagent le passé récent et le futur proche de leur société, en l'occurrence le Québec ou l'Ontario.

À n'en pas douter, le travail de Charland permet d'accéder à certaines facettes importantes de la conscience historique des jeunes, qui, on l'a vu, est affaire de connaissances, mais aussi de perceptions, de conceptions et de visions imaginées. Cela dit, la méthode du questionnaire fermé réduit la liberté d'expression des répondants qui doivent s'en tenir aux choix déterminés par le chercheur. Par ailleurs, aucune question posée par le collègue ne visait à susciter chez les élèves de réflexion subjective sur l'expérience québécoise dans son ensemble. Or, là se trouvent précisément la force et l'originalité de notre démarche : dans l'obtention, auprès des jeunes, de visions personnelles et choisies du passé québécois, visions qui sans être détachées de conditionnements extérieurs à leur personne – famille, amis, enseignement, discours social, environnements cognitifs, topiques collectifs, etc. – expriment leur assentiment raisonné à une représentation donnée de ce qu'a été l'expérience québécoise dans le temps. Dans cet acquiescement intentionnel, fruit d'une adhésion mûrie ou produit d'un emprunt machinal, se loge et se manifeste leur conscience historique plus ou moins développée.

Si le travail de Charland est l'un des plus exhaustifs qui ait été mené sur le rapport des jeunes au passé, il en est d'autres qui sont également captivants. On pense par exemple à l'étude de Charland, Éthier et Cardin sur les représentations sociales d'élèves de 4^e secondaire. Favorisant la méthode des entretiens individuels, les trois chercheurs ont établi, à partir d'un nombre modeste de répondants, les liens existant entre le propos des jeunes sur l'histoire du Québec, l'enseignement de cette matière en classe

et les expériences identitaires vécues par les locuteurs et leurs familles dans le cadre référentiel d'une ethnie ou d'une nation d'appartenance – amérindienne ou canadienne-française dans ce cas-ci¹³. Novatrice, l'étude est cependant limitée dans ses prétentions conclusives. Au dire des auteurs eux-mêmes, un échantillon plus large de répondants aurait été nécessaire pour fonder amplement leurs assertions.

Parmi les travaux touchant la relation des jeunes au passé figure également l'enquête de Jacques Caouette, chercheur qui s'est intéressé aux représentations relatives à l'histoire des élèves de 4^e secondaire d'une polyvalente de Val-D'Or, petite ville minière du nord-ouest québécois¹⁴. De cette recherche, centrée sur l'appréciation de l'histoire comme discipline scolaire par des jeunes de 14 ou 15 ans, il ressort que Clio n'a pas la cote auprès des élèves. À entendre les gamins, étudier l'histoire est déplaisant et superflu; associée à la mémorisation de faits et de dates, elle est pour eux une matière difficile et ennuyante; faiblement valorisée dans les familles, elle jouit de peu de crédit à leurs yeux. Or, sans être absente, pareille opinion de l'histoire du Québec s'est révélée assez rare chez nos répondants. Il est vrai que l'enquête ne les poussait pas vers de telles réflexions. De toute façon, qu'un jeune dise de l'histoire, y compris de l'histoire québécoise, qu'elle est plate ou qu'elle l'indiffère n'implique pas qu'il n'ait pas de vision du passé du Québec non plus que d'intuition ou d'image à propos de l'expérience québécoise, ce que Charland et ses collègues suggèrent aussi. Malgré son intérêt, le travail de Caouette apporte finalement peu à la compréhension de la conscience historique des jeunes.

C'est tout le contraire d'études menées sous les auspices de la psychologie sociale. Demandant à des répondants de produire ce qu'il est convenu d'appeler des récits culturels à contenu historique, les auteurs de ces travaux ont tenté de voir comment les représentations du passé témoignaient de – et influaient sur – l'appréciation qu'une personne se faisait de son groupe et d'elle-même par rapport au parcours de ce groupe dans le temps. De manière générale, les recherches ont montré que la vision du passé collectif déteignait sur l'identité sociale des individus¹⁵. Le passé collectif est en effet

une référence pour comprendre d'où l'on vient et un repère solide pour se comparer aux autres. Sans vision claire de leur passé collectif, les individus semblent incapables de se définir ainsi que leur groupe d'appartenance avec précision¹⁶. De même, il existe un lien entre les visions qu'un individu offre du passé de son groupe (histoire) et les représentations qu'il a de sa condition personnelle au présent (identité). C'est ainsi que les francophones et les anglophones du Québec, tout en partageant un passé fait d'interdépendances intenses, ne proposent pas la même histoire ni ne donnent le même sens à ce qui fut¹⁷. Certains événements clés de leurs parcours entremêlés sont différemment perçus, ce qui les mène à évaluer diversement leur place dans l'histoire. L'un des exemples les plus probants à ce chapitre est celui des années 1970, temps fort de l'affirmation nationaliste au Québec, apprécié par les francophones sous l'angle positif de leur émancipation collective et envisagé par les anglophones sous l'angle négatif de leur minorisation politique. Bien que distincte par son horizon théorique de même que par sa méthode et ses ambitions, l'enquête que nous avons menée corrobore ces conclusions tout en les précisant.

Au Canada et à l'étranger, un grand nombre de travaux se rapprochent des nôtres ou les recoupent sans les reproduire. On pense aux recherches qui portent sur la mémoire historique des jeunes¹⁸; qui touchent à l'assimilation des mémoires collectives par les élèves¹⁹; qui examinent la dynamique de formation des perceptions du passé²⁰; qui s'intéressent à l'évolution des mémoires historiques selon les générations²¹ ou les sexes²²; qui étudient le mode de raisonnement historique des jeunes²³; qui fouillent les contextes sociaux et scolaires d'apprentissage, y compris le rôle des maîtres dans la transmission des savoirs historiques et la formation de la pensée historique²⁴; qui scrutent les récits d'histoire produits par les jeunes pour y trouver la trace de grands schémas narratifs²⁵; qui s'interrogent sur l'impact des cours d'histoire ou de littérature dans la politisation des jeunes²⁶; qui sondent l'opinion des élèves sur l'histoire et son enseignement²⁷; ou qui tentent de cerner le lien entre conscience historique et quête identitaire²⁸. Bien que les résultats de ces travaux soient pertinents à notre démarche,

ce que nous avons réalisé se distingue de ce qui s'est fait par l'objectif du projet, par l'ampleur du corpus amassé, par la nature ouverte de l'enquête exécutée, par l'originalité des méthodes utilisées et par l'ordre du questionnement soumis aux données rassemblées. S'appuyant sur un grand nombre de recherches apparentées ou périphériques aux nôtres, le présent travail se veut unique pour le moment²⁹, incorporant et assumant les aléas de l'étude pionnière.

* * *

L'ouvrage progresse de la façon suivante. Une fois réglées certaines questions de méthode relatives à l'enquête (chapitre 1), on procède à l'analyse du corpus en avançant du général au particulier. Puisque la confection du corpus s'est échelonnée sur une période d'une dizaine d'années, ponctuée, à l'automne 2007, par la mise en œuvre d'une importante réforme du programme d'histoire au second cycle du secondaire, nous avons choisi de distinguer les phrases amassées avant l'implantation du nouveau programme (corpus principal) des énoncés recueillis après l'opération de la réforme (corpus complémentaire). Cette façon de faire présente un double avantage : elle permet d'étudier dans leur singularité respective deux corpus aux caractéristiques différentes malgré leur proximité ; elle rend possible leur comparaison afin d'en identifier les similitudes et dissemblances. Précisons que le corpus principal est plus abondant et mieux proportionné que le corpus complémentaire. Il est aussi plus riche : en pratiquer l'examen détaillé permet d'établir bien des paramètres pertinents à l'étude du corpus complémentaire. Pour cette raison, nous proposons du corpus principal une analyse particulièrement fine et exhaustive qui s'étend sur plusieurs chapitres.

C'est ainsi qu'après avoir brossé le panorama des formules recueillies auprès des élèves n'ayant pas connu la réforme du programme d'histoire en 2007 (chapitre 2), nous nous penchons, dans les chapitres 3 à 6, sur les locutions employées par les élèves de 4^e secondaire, de 5^e secondaire, du cégep et de l'université dans le secteur francophone. Il est vite apparu que l'étude

efficace du corpus commandait de distinguer les francophones et les anglophones. Bien sûr, l'intention n'a jamais été de ségréguer les deux groupes, mais de prendre acte du fait qu'il est, entre l'énonciation anglophone et l'énonciation francophone concernant le passé du Québec, assez de différences pour que l'on doive analyser séparément les expressions produites par les membres de l'un ou de l'autre groupe. Au chapitre 7 sont donc abordées, de manière spécifique, les représentations du passé forgées par des jeunes inscrits dans des établissements anglophones ; à quelques endroits dans l'ouvrage, il est certaines mises en parallèle des deux groupes qui sont aussi effectuées de façon à souligner, chez eux, l'existence de schémas contrastés d'énonciation ou de distribution des phrases par genre de vision du passé.

La suite du livre permet d'approfondir le corpus principal sous plusieurs angles supplémentaires. Dans le chapitre 8, on vérifie s'il existe, du point de vue des visions du passé du Québec, des écarts significatifs entre les jeunes habitant la métropole (Montréal et sa banlieue), la capitale nationale (Québec et sa périphérie) ou les autres régions. Le même exercice est repris au chapitre 9, cette fois pour examiner l'impact du sexe (ou du genre) sur les représentations historiques des répondants. Dans le chapitre 10, on s'intéresse à certaines dimensions particulières de la conscience historique des jeunes, celles qui touchent aux représentations qu'ils se font des Autochtones et du Canada. Au chapitre 11, on compare, chez les francophones seulement, les représentations historiques des jeunes concernant le Québec avec celles de la population en général. Finalement, au chapitre 12, on met en parallèle deux banques de données, celles du corpus principal et celles du corpus complémentaire, afin de voir si la réforme du programme d'histoire, à ce jour tout au moins, a eu des effets sur les visions que véhiculent les jeunes à propos du passé québécois. La conclusion permet de récapituler les principales trouvailles de l'enquête et de dégager les implications concrètes de l'étude aux fins de l'éducation historique des jeunes.

* * *

des ressources enviabiles de la UC Berkeley, d'une part, et de la Stanford University, d'autre part.

Je ne saurais passer sous silence l'appui de plusieurs collègues au projet du livre. Par leurs encouragements soutenus, Françoise Lantheaume, Christian Laville, Stéphane Lévesque, Jörn Rüsen, Peter Seixas et Sam Wineburg, qui a eu la gentillesse de m'accueillir durant cinq mois au sein du Stanford History Education Group, ont contribué à l'aboutissement de mes efforts. Enthousiaste dès le début du manuscrit, Guylaine Girard, directrice des Éditions Fides, mérite ma gratitude, à l'instar de Michel Garneau, alias Garnotte, qui a accepté d'honorer la page couverture du livre de l'un de ses dessins.

Mon épouse Esther et nos quatre enfants – Lavinia, Gaultier, Saskia et Nathaniel – savent tout ce que je leur dois.

Table des matières

Note au lecteur 7

Introduction 9

1. De la méthode 29
2. Panorama des énoncés 47
3. Visions des élèves de 4^e secondaire 61
4. Visions des élèves de 5^e secondaire 77
5. Visions des cégépiens 91
6. Visions des universitaires 101
7. Visions des jeunes anglophones 115
8. Différences selon le lieu de résidence? 135
9. Différences selon le sexe? 147
10. Les Autochtones et le Canada dans les représentations des jeunes 161
11. Visions des jeunes par rapport à celles de la population en général 173
12. Réforme du programme d'histoire nationale et représentations historiques des jeunes 199

Conclusion 217

Annexes 243

Liste des tableaux et figure 247

Remerciements 251

Je me souviens ?

Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse

Parce qu'il conteste une ribambelle d'idées reçues, ce livre sera discuté. À l'encontre de ce que l'on dit, les jeunes Québécois s'intéressent à l'histoire de leur société. Ils sont capables de visions d'ensemble du parcours de leur collectivité – visions politiques soit dit en passant ! Et ils se montrent fiduciaires de l'expérience historique du Nous – ou plutôt des Nous québécois, selon qu'ils sont « anglos » ou « francos ».

Il y a plus : le nouveau cours Histoire et éducation à la citoyenneté ne dépolitise pas les élèves. Les grandes références nationales continuent d'agir sur la conscience historique des jeunes. Et l'histoire du destin tragique du peuple québécois, chez les francophones tout au moins, n'est pas en voie d'être remplacée par une vision déconflictualisée et multiculturaliste du passé collectif.

Tirant profit d'un corpus original amassé sur une dizaine d'années et formé de près de 3500 phrases produites par de jeunes Québécois invités à résumer l'histoire du Québec par une brève formule, l'auteur nous entraîne au cœur d'une fascinante enquête sur la conscience historique de la nouvelle génération. De ce travail pionnier, il tire des préceptes revivifiants pour l'avenir de l'enseignement de l'histoire au Québec ou ailleurs.

À l'Université Laval, **Jocelyn Létourneau** est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire du Québec contemporain. Il a publié de nombreux travaux sur la question des rapports entre histoire, mémoire et identité.

